

Gens du fleuve, gens de l'île : Hochelaga en Laurentie au XVI^e siècle, Roland Viau, Les Éditions du Boréal, Montréal, 2021, 344 pages, 23 illustrations

Marcel Moussette

Number 35, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1089843ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1089843ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des archéologues du Québec

ISSN

1190-9110 (print)

2564-2480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Moussette, M. (2022). Review of [*Gens du fleuve, gens de l'île : Hochelaga en Laurentie au XVI^e siècle*, Roland Viau, Les Éditions du Boréal, Montréal, 2021, 344 pages, 23 illustrations]. *Archéologiques*, (35), 71–74.
<https://doi.org/10.7202/1089843ar>

COMPTÉ RENDU

**GENS DU FLEUVE, GENS DE L'ÎLE:
HOHELAGA EN LAURENTIE AU XVI^e SIÈCLE**

Roland Viau

Les Éditions du Boréal, Montréal, 2021
344 pages, 23 illustrationsRevu par Marcel Moussette
Archéologue

QUAND on aborde le sujet des premiers contacts des Autochtones avec les Européens dans la vallée du Saint-Laurent, la question des Iroquoiens du Saint-Laurent, la nature de leur identité ethnique et surtout leur énigmatique disparition vers la fin du XVI^e siècle entretiennent les préoccupations des chercheurs, historiens et archéologues, depuis les fouilles de John William Dawson (1860) sur le site présumé du village d'Hochelaga (PENDERGAST & TRIGGER 1972). Dans les dernières décennies, les connaissances sur ces Autochtones, leur ethnicité et les lieux qu'ils ont occupés dans la vallée du Saint-Laurent, ont progressé énormément, jetant un éclairage nouveau sur le XVI^e siècle et leur rencontre avec les Européens. Je pense, entre autres, au livre-synthèse de Roland Tremblay (2006), *Les Iroquoiens du Saint-Laurent peuple du maïs*, issu de l'exposition du même nom tenue au Musée Pointe-à-Callière de Montréal, et, coïncidence intéressante, la découverte par Yves Chrétien (CHRÉTIEN 2006) en cette même année du site occupé par les explorateurs Cartier et Roberval de 1541 à 1543 sur lequel se trouvaient des traces de rencontre avec les Iroquoiens du Saint-Laurent, provenant du village voisin de Stadaconé. À cela, j'ajoute les contributions des 12 chercheurs du colloque de 2014 de la *Society for Historical Archaeology* à Québec au cours duquel ils présentaient « leurs données et arguments sur le Contact au XVI^e siècle, du Labrador à l'Ontario » (LOEWEN & CHAPDELAINÉ 2016, vi).



Cela dit, Roland Viau a quand même eu l'audace de s'attaquer de front à ce qu'on pourrait appeler la problématique des Iroquoiens du Saint-Laurent. Pour ce faire, il a structuré son texte autour de trois questions principales en mettant l'accent sur les Autochtones de l'île de Montréal, donc le village d'Hochelaga: d'abord, qui sont-ils au moment de cette rencontre; puis, que s'est-il passé entre cette rencontre et le moment de leur dispersion; et enfin, la possibilité de localiser le village à partir des témoignages historiques et archéologiques. Cette façon de faire implique un déroulement dans le temps, à partir du XVI^e siècle jusqu'à présent, qui tient le lecteur en haleine tout au long de sa lecture du livre.

Le propos du livre est structuré en huit chapitres encadrés par un prologue qui sert d'introduction et un épilogue qui pose des « jalons pour une réconciliation ». À la lecture que j'en ai fait, j'y ai perçu quatre parties principales qui démontrent bien la démarche systématique suivie par l'auteur:

- 1, D'abord les lieux et les acteurs, les chapitres 1, 2 et 3;
- 2, La rencontre des Autochtones avec les Européens, les chapitres 4 et 5;
- 3, Les effets de cette rencontre, les chapitres 6 et 7;
- 4, L'emplacement de Hochelaga, le chapitre 8.

C'est donc autour de cette structuration plus synthétique que j'ai organisé ce compte rendu du livre.

En fait, le chapitre 1, intitulé « La texture du lieu », constitue une véritable introduction à l'ethnographie des Iroquoiens du Saint-Laurent qui va

de la situation géographique, l'île de Montréal, au nœud routier, à la faune terrestre et aquatique, son exploitation par la chasse et la pêche, et aux plantes cultivées, cela jusqu'à la vision du monde, dans laquelle le mont Royal aurait été perçu comme une montagne sacrée. Au chapitre 2, l'attention de l'auteur se porte sur les principaux acteurs qui font l'objet de sa recherche, les Iroquoiens du Saint-Laurent au XVI^e siècle, qu'il replace dans le contexte socio-culturel dans lequel ils se meuvent. J'en retiens des sujets comme la place de l'homme et de la femme dans la société, et surtout le portrait de leur ethnicité peint en dix traits caractéristiques. Enfin, après avoir présenté les acteurs et l'environnement dans lequel ils vivent, l'auteur porte son attention sur l'île de Montréal, le lieu où se fera la rencontre avec les Français : le bourg d'Hochelaga avec sa population de quelques milliers d'habitants vivant dans des maisons longues, de 18 m sur 6,5 m en moyenne, qui pouvaient accueillir une soixantaine de personnes dans des conditions sanitaires qui ne correspondaient certainement pas aux normes actuelles (VIAU 2020, 138). À ces conditions de vie vient s'ajouter le fait que Hochelaga était situé à un carrefour qui favorisait les rencontres et les échanges commerciaux.

Cela fait, Viau se trouve dans une bonne position pour aborder, dans la seconde partie, les chapitres 4 et 5, la rencontre des Iroquoiens du Saint-Laurent avec les Français. Au chapitre 4, le sujet de la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent, ses causes et ses effets, est surtout traité du point de vue de l'histoire des Autochtones et l'auteur discute trois hypothèses explicatives déjà mises de l'avant : une guerre d'agression ou de dégradation par un ou des groupes rivaux pour l'acquisition d'objets européens ; une migration forcée à la suite d'une épidémie provoquée par les nouveaux venus européens ou à cause d'un refroidissement du climat ; une hospitalité généreuse résultant en une symbiose mutuelle des victimes et des hôtes. De ces avenues possibles, Viau en vient à affirmer que l'hypothèse la plus crédible serait celle de l'épidémie :

À notre avis, l'hypothèse du déclenchement d'une épidémie qui se serait abattue sur la Laurentie iroquoise au XVI^e siècle et qui aurait fait son lot de victimes reste crédible. Cependant à la différence de Dobyns, nous pensons que cette épidémie serait survenue et se serait propagée non pas lors du premier hivernement de Cartier à Stadaconé (1535-1536) mais durant

la première tentative française d'implantation coloniale de Cartier et de Roberval au cap Rouge (1541-1543). (VIAU 2021, 171)

À partir de ce moment, avec cette prise de position, la démarche entreprise par Viau va prendre une tournure tout à fait originale. J'ai en tête ces quelques lignes écrites par le philosophe Karl Popper (1979, 81) : *“The method of science is the method of bold conjectures and ingenious and severe attempts to refute them.”* C'est à quoi il va s'employer dans le chapitre 5, qui relate en fait la vaine tentative de colonisation à Cap Rouge (1541-1543), près de Québec par Jacques Cartier et Jean-François de La Rocque de Roberval. Il commence par relater la longue traversée de plusieurs mois des quelque 500 à 600 Français – donc cinq fois plus nombreux que les 112 passagers du voyage de Cartier en 1536 – confinés dans les espaces réduits de huit navires avec comme voisins de bord toute une panoplie d'animaux domestiques : coqs, poules, pigeons, canards, bœufs, porcs, moutons et chevaux de trait et de combat. Comme nous le savons depuis déjà plusieurs années – et l'expérimentons maintenant avec la pandémie due au Covid 19 – les animaux peuvent être des vecteurs de virus et de bactéries à l'origine d'épidémies qui ont fait des ravages au sein des populations. Ainsi, cette proximité obligée entre les animaux et les humains sur les bateaux aurait bien pu favoriser la transmission d'agents pathogènes des uns aux autres. Cela établi, il restait à Viau à trouver des traces de l'existence d'une telle épidémie dans les documents d'époque, et il en a fait la découverte dans le récit de la tentative de colonisation de Cartier et Roberval, intitulé *Grand Insulaire* du cosmographe André Thevet qu'il qualifie de source-primaire-secondaire, puisque le propos de Thevet sur ce sujet n'est pas corroboré par d'autres sources de cette période :

Ceste famine dura bien six mois entiers, sur lesquelles entrefaictes advint entre eux une grande maladie de fiebvres pestilentieuses de laquelle la plus part des sauvages moururent.
(THEVET 1986, 268)

Ces « fièvres pestilentieuses » constituent un symptôme qui élimine d'emblée le scorbut et permettent de penser qu'il s'agirait plutôt de maladies telles la grippe, la rougeole et la varicelle qui auraient été transmises aux Autochtones non immunisés par les colons et membres des équipages (VIAU 2021, 200). Cela expliquerait l'attitude suspicieuse et même menaçante des Iroquoiens à

l'égard des Français qui aurait été amplifiée par le simple fait que ces derniers auraient signifié un réel manque de confiance à leur égard, et même selon Viau (2021, 206) une « intrusion brutale », en s'enfermant dans des enceintes fortifiées. D'ailleurs, les Autochtones détruiront ces installations par le feu, sitôt les Français partis, comme l'ont démontré les fouilles archéologiques menées sur le site de cap Rouge.

Avec les chapitres 6 et 7, la troisième partie de son livre, Viau aborde la question des effets de ce contact qui aura quand même eu une durée de deux ans. Comme on l'a vu dans les chapitres précédents, l'effet principal de ce contact prolongé, dont le motif était l'établissement d'une colonie permettant l'exploitation des ressources locales, aurait eu comme conséquence néfaste la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent suite à une épidémie, très probablement une maladie infectieuse, contre laquelle ils n'étaient pas immunisés, transmise par les nouveaux venus. En développant ce point de vue, les attaques dont auraient été victimes les Iroquoiens de la part de leurs voisins autochtones deviennent pour Viau des facteurs aggravant de la dispersion plutôt qu'une cause principale. De fait, il pense que, malgré la maladie et les conflits, les Stadaconiens et les Hochelagiens ont pu continuer à avoir accès aux objets européens pendant un certain temps, jusqu'aux années 1560-1570 :

Le trafic de peaux et de fourrures dans le secteur ne représentait qu'une activité accessoire à celle des morutiers et des baleiniers. Toutefois, les opérations de troc pratiquées comme revenus d'appoint par les pêcheurs ont fait en sorte que les produits et les biens européens introduits au Canada et à Hochelaga par les membres des expéditions de Cartier et de Roberval sont restés accessibles aux Iroquoiens du Saint-Laurent. (VIAU 2021, 226)

Le fond du problème à propos de l'attitude hostile de leurs voisins autochtones, en particulier les Iroquois des Cinq Nations, à l'égard des Iroquoiens du Saint-Laurent, serait que ces derniers se seraient approprié les objets européens sans en faire des objets d'échange, leur conférant des propriétés spirituelles, des pouvoirs, qui les mettaient, pour ainsi dire, « hors de portée des êtres vivants ». Un tel système de croyances affirmant la préséance des raisons idéologiques pour la possession d'objets européens a déjà été associé, par James Bradley (1987, 111), au culte du Cargo chez les Onontagués

dans l'Iroquoisie du XVI^e siècle. Ainsi, en retirant les objets du réseau, les Iroquoiens seraient allés à l'encontre de la logique du don et du contre-don à la base des relations sociales (VIAU 2021, 230-233). Ce malaise se serait concrétisé tôt, dans la vallée du Saint-Laurent vers les années 1545-1550, en un véritable conflit armé mené principalement par les Mohawks pour se procurer la hache de fer, un outil auquel ils attribuaient une grande valeur tant comme arme de guerre et symbole de virilité par les hommes, que comme outil pour abattre des arbres et fendre le bois, par les femmes (VIAU 2021, 234-235). Ce conflit a certainement aggravé le problème causé par la (ou les) épidémie(s) et accéléré la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent en trois temps, suivant la remontée du fleuve : d'abord Stadaconé (Québec) entre 1550 et 1560; puis, Maisouna et l'archipel d'Hochelaga entre 1560 et 1580; et enfin, le Haut-Saint-Laurent vers 1570-1580 (VIAU 2021, 240).

L'hypothèse avancée par Viau me paraît plausible, mais elle demeure très centrée sur la vallée du Saint-Laurent. J'aurais aimé qu'il inclue dans sa discussion deux autres axes de pénétration, utilisés bien avant l'arrivée des Européens par lesquels transitaient des objets : la route du Nord utilisée par les Hurons, reliant les Grands Lacs au Saguenay par lacs et rivières, dont l'existence fut révélée à Cartier par les Autochtones lors du voyage de 1535-1536 (BIDEAUX 1986, 168); celle de la Nouvelle-Angleterre, empruntée par les Andastes, reliant la côte atlantique aux Onontagués établis au sud du lac Ontario par la rivière Susquehanna (BRADLEY 1987). En fait, les Mohawks étaient voisins des Onontagués et ils auraient bien pu se procurer des haches de fer auprès de ces derniers, mais en les payant en fourrures ou autres denrées. Dans ce cas, on peut penser qu'ils ont vu, chez les Iroquoiens du Saint-Laurent décimés par les épidémies, une proie facile leur donnant un accès direct aux objets européens. Mais ce scénario suggère une nouvelle question : comment se fait-il qu'à ce moment les Mohawks n'aient pas été contaminés à leur tour ?

Quant au chapitre 7, il constitue une étude de cas sur les effets directs de l'épidémie et de la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent. Il s'agit des Ononchataronons, une nation algonquine habitant au XVI^e siècle la péninsule Vaudreuil-Soulanges bordée par le fleuve Saint-Laurent et la rivière des Outaouais, donc à proximité de l'île de Montréal et du bourg d'Hochelaga. Les quelques données éparées existant sur cette

nation ont suggéré à l'auteur l'hypothèse hardie que la venue de fugitifs de l'île de Montréal aurait eu une influence assez forte pour provoquer, dans cette communauté, sa transformation en une société hybride, à la fois algonquienne et iroquoienne.

Autrement dit, parmi les Ononchataronons se serait trouvée une cohorte de réfugiés ou de fugitifs en provenance de l'île de Montréal. Ces rescapés s'étaient relocalisés en Algonquinie. Chez leurs amis de toujours, ces Hochelagiens auront décidé, d'un commun accord avec leurs hôtes, de se fusionner et de former une seule unité sociale. (VIAU 2021, 255)

Cette hypothèse, de relations intenses entre les deux nations pourrait être appuyée, pense l'auteur, par des analyses d'ADN d'individus métissés ou d'origine amérindienne provenant du cimetière du fort Ville-Marie comparées à celles provenant de sépultures iroquoiennes des sites Dawson et Mont-Royal (VIAU 2021, 257-258). Quand même, malgré l'incertitude qui demeure à propos de cette hypothèse, elle est en quelque sorte appuyée par le fait que Charles Bradley (1987, 83-87) a déjà décrit l'existence d'un processus de fusion semblable entre les Iroquoiens du Saint-Laurent et les Onontagués à la fin de la période protohistorique, c'est-à-dire, l'intrusion de « traits nordiques » assez importants pour conclure à une assimilation mutuelle, une identité renouvelée des deux groupes.

Quant au chapitre 8, la quatrième partie, il porte essentiellement sur la localisation du bourg d'Hochelaga que l'on n'a pas encore découvert. Après avoir analysé les principales hypothèses émises à ce jour, Viau privilégie le secteur du bois Summit à Westmount, un endroit propice à l'agriculture et même à la chasse, tout en considérant que la mission iroquoise de la Montagne aurait pu être établie par les Sulpiciens « sur les décombres ou dans le voisinage d'Hochelaga » (VIAU 2021, 295), où des fouilles archéologiques restent à faire.

Finalement, dans l'épilogue qui a pour titre « Jalons pour une réconciliation », Viau souligne l'importance du projet Tiohtià:ke dont l'objectif principal est la reconnaissance de la contribution des Autochtones à l'histoire de Montréal, à partir de l'an 1000 jusqu'à nos jours.

Au terme de ma lecture de la monographie de Viau, je me dois de signaler ses grandes qualités : d'abord sa rigueur au plan scientifique, en particulier la critique serrée de ses sources et aussi son audace dans la formulation d'hypothèses susceptibles de pousser la recherche encore plus loin ; mais aussi la qualité de la langue écrite, sa limpidité, qui rend le texte accessible à un lectorat qui n'est pas nécessairement spécialiste de la question.

Ouvrages cités

- BIDEAU, Michel (1986) *Jacques Cartier. Relations*. Presses de l'Université de Montréal.
- BRADLEY, James W. (1987) *Evolution of the Onondaga Iroquois: Accommodating Change, 1500-1655*. Syracuse University Press, Syracuse. 252 p.
- CHRÉTIEN, Yves (2006) « Inventaire archéologique au Parc Cartier-Roberval à Cap-Rouge (CeEu-4), automne 2005 ». Commission de la Capitale nationale du Québec, Québec. 63 p. et notes de terrain.
- DAWSON, Sir John William (1860) "Notes on aboriginal antiquities recently discovered in the island of Montreal". *Canadian Naturalist and Geologist and Proceeding of the Natural History Society of Montreal* 5 : 430-449.
- LOEWEN, Brad & Claude CHAPDELAIN (éd.) (2016) *Contact in the 16th Century*. Mercury Series Archaeology Paper 176. Musée canadien de l'histoire et Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- PENDERGAST, James F. & Bruce G. TRIGGER (1972) *Cartier's Hochelaga and the Dawson Site*. McGill Queen's University Press, Montreal - London.
- POPPER, Karl R. (1979) *Objective Knowledge, An Evolutionary Approach*. Oxford University Press, Oxford.
- THEVET, André (1986) *André Thevet's North America: A Sixteenth-Century View*. Roger Schlesinger et Arthur P. Stabler (éd. et trad.), McGill Queen's University Press, Montréal et Kingston.
- TREMBLAY, Roland (2006) *Les Iroquoiens du Saint-Laurent, peuple du maïs*. Les Éditions de l'Homme et Pointe-à-Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Montréal.